

## Richard III

Pour l'ambitieux roi Richard III d'Angleterre, tous les moyens étaient bons pour accéder au pouvoir : sans hésitation, il fit assassiner son frère George, prétendant au trône, et ses neveux, le duc d'York et le prince de Galles, enfants du roi Édouard IV.

Devenu roi à son tour, afin de s'imposer plus encore, Richard III demanda à la reine Élisabeth, épouse d'Édouard IV, la main de la princesse Anne, veuve du prince de Galles...

### Des crimes perpétrés par avidité du pouvoir

« LE ROI RICHARD. Sache-le donc : du fond de mon âme, j'aime ta fille !

LA REINE ÉLISABETH. La mère de ma fille croit cela de toute son âme.

LE ROI RICHARD. Et que croyez-vous ?

LA REINE ÉLISABETH. Que tu aimes ma fille du fond de ton âme comme, du fond de ton âme, tu as aimé ses frères ! Ah !, mon cœur t'est bien reconnaissant de cet amour-là !

LE ROI RICHARD. Ne soyez pas si prompt à mal interpréter ma pensée. J'aime votre fille de toute mon âme, et je désire la faire reine d'Angleterre.

LA REINE ÉLISABETH. Comment ? Qui veux-tu lui donner pour roi ?

LE ROI RICHARD. Eh bien, celui qui la fera reine. Quel autre pourrait-ce être ?

LA REINE ÉLISABETH. Toi ?

LE ROI RICHARD. Moi-même : qu'en pensez-vous, madame ?

LA REINE ÉLISABETH. Comment pourrais-tu donc lui faire ta cour ?

LE ROI RICHARD. C'est ce que je voudrais apprendre de vous, qui connaissez mieux que personne son humeur.

LA REINE ÉLISABETH. Tu voudrais l'apprendre de moi ?

LE ROI RICHARD. Madame, de tout mon cœur.

LA REINE ÉLISABETH. Envoie-lui, par l'homme qui a tué ses frères, deux cœurs sanglants où seront gravés ces noms, Édouard et York, sur quoi, peut-être, elle pleurera. Alors présente-lui un mouchoir pareil à celui que Marguerite offrit à ton père, plongé dans le sang de Rutland : dis-lui que celui-là a essuyé la sève vermeille du corps de son doux frère, et engage-la à s'en servir pour sécher les larmes de ses yeux. Si ces séductions ne la décident pas à t'aimer, envoie-lui dans une lettre le récit de tes nobles actions : dis-lui que tu as fait disparaître son oncle Clarence, son oncle Rivers, oui, et que, par intérêt pour elle, tu as expédié sa bonne tante Anne.

LE ROI RICHARD. Eh bien, par mon saint George, par ma Jarretière, par ma couronne...

LA REINE ÉLISABETH. Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

LE ROI RICHARD. Je jure...

LA REINE ÉLISABETH. Par rien ; car ceci n'est pas un serment. Ton saint George profané a perdu sa dignité sacrée ; ta Jarretière souillée a laissé en gage sa chevaleresque vertu ; ta couronne usurpée a souillé sa gloire royale. Si tu veux faire un serment qu'on puisse croire, jure donc par quelque chose que tu n'aies pas outragé.

LE ROI RICHARD. Eh bien !, par le monde.

LA REINE ÉLISABETH. Il est plein de tes forfaits hideux !

LE ROI RICHARD. Par la mort de mon père...

LA REINE ÉLISABETH. Ta vie l'a déshonorée !

LE ROI RICHARD. Alors, par moi-même...

LA REINE ÉLISABETH. Tu t'es toi-même avili !

LE ROI RICHARD. Eh bien alors, par Dieu...

LA REINE ÉLISABETH. C'est Dieu que tu as le plus outragé. Si tu avais craint de rompre un serment fait en son nom, l'union qu'avait formée le roi ton frère n'aurait pas été rompue, ni mon frère égorgé. Si tu avais craint de rompre un serment fait en son nom, l'impérial métal qui entoure maintenant ta tête aurait orné les jeunes tempes de mon enfant ; et ils seraient ici vivants, ces deux tendres princes qui maintenant, camarades de lit de la poussière, sont devenus la proie des vers, par ta foi violée ! Par quoi peux-tu jurer à présent ?

LE ROI RICHARD. Par l'avenir.

LA REINE ÉLISABETH. Tu l'as outragé dans le passé. J'ai moi-même à verser des larmes avant de laver le temps futur de tes outrages passés. Les enfants dont tu as tué les parents vivent pour déplorer dans leur vieillesse leur jeunesse abandonnée ; les parents dont tu as massacré les enfants vivent pour déplorer avec leur vieillesse leur antique souche desséchée. Ne jure pas par l'avenir : car tu en as abusé, avant de l'user, par un passé mal usé. »

### **Les fantômes des victimes, puis la Mort qui invite le criminel**

La révolte couvait contre l'abominable roi Richard III, laid, difforme et assassin de ses proches. Des troupes amassées par les opposants s'apprêtaient à affronter celles du roi. Et la bataille s'engagea...

Sous le regard de son conseiller Norfolk, le cruel Richard III, après avoir été assailli par les spectres de ses victimes, dut affronter la Mort en face...

« NORFOLK. Aux armes, aux armes, milord ! L'ennemi se pavane dans la plaine.

LE ROI RICHARD. Allons !, alerte !, alerte ! Qu'on caparaçonne mon cheval ! Qu'on appelle lord Stanley ! Qu'on lui dise d'amener ses forces ! Je veux conduire mes soldats dans la plaine, et régler mon ordre de bataille. Mon avant-garde se déploiera sur une seule ligne, composée en nombre égal de cavaliers et de fantassins ; nos archers seront placés au centre. John, duc de Norfolk, et Thomas, comte de Surrey, auront le commandement de ces fantassins et de ces cavaliers. Eux ainsi disposés, nous suivrons nous-mêmes, avec le gros de l'armée, appuyé sur les deux ailes par notre meilleure cavalerie. Après cela, saint George à la rescousse !... Qu'en penses-tu, Norfolk ?

NORFOLK. Bon plan, belliqueux souverain ! J'ai trouvé ceci ce matin à l'entrée de ma tente.

*(Il donne à Richard un papier.)*

LE ROI RICHARD. "Jockey de Norfolk, ne sois pas trop hardi, car Dickon ton maître est vendu et trahi." Pure invention de l'ennemi ! Allez, messieurs ! Chaque homme à son poste ! Que le bégaiement de nos songes n'effraie pas nos âmes ! La conscience n'est qu'un mot à l'usage des lâches, inventé tout d'abord pour tenir les forts en respect. Ayons nos bras forts pour conscience, nos épées pour loi. En marche ! Alignons-nous bravement ! À la mêlée ! Sinon pour le ciel, emboîtons le pas pour l'enfer ! Qu'ajouterai-je à ce que j'ai dit ? Rappelez-vous à qui vous avez affaire : à un tas de vagabonds, de gueux et de proscrits, à l'écume des Bretagnes, à de vils manants, vomis par leur pays en dégoût pour des aventures désespérées et pour une destruction certaine. Vous dormiez tranquilles : ils vous jettent dans le trouble ; vous avez des terres et, bonheur suprême !, de belles femmes : ils veulent s'adjuger les unes, et déshonorer les autres. Et puis, qui les conduit ? Un misérable drôle, entretenu longtemps en Bretagne aux frais de notre mère ; une soupe au lait !, un garçon qui n'a jamais dans sa vie senti le froid de la neige au-dessus de ses souliers ! Fouettons ces maraudeurs par-delà les mers ; balayons d'ici ces insolents haillons de France, ces mendiants affamés, lassés de leur vie, qui, s'ils n'avaient songé à cette

folle expédition, pauvres rats, se seraient pendus de misère ! Si nous sommes vaincus, soyons-le par des hommes, et non par ces bâtards de Bretagne que nos pères sont allés battre, berner, rosser, sur leurs propres terres, et qu'ils ont faits dans l'histoire les héritiers de l'ignominie ! Est-ce que ces gens-là jouiront de nos terres, coucheront avec nos femmes, nous raviront nos filles ?

*(Roulement de tambours.)*

Écoutez, j'entends leurs tambours. Au combat, gentilshommes d'Angleterre ! Au combat, milice hardie ! Tirez, archers, tirez vos flèches à la tête. Éperonnez ferme vos fiers chevaux, et chargez dans le sang. Éblouissez le firmament des éclats de vos lances !

*(Entre un courrier.)*

Que dit lord Stanley ? Va-t-il amener ses forces ?

LE COURRIER. Milord, il refuse de venir.

LE ROI RICHARD. À bas la tête de son fils George !

NORFOLK. Milord, l'ennemi a passé le marais. Ne faites mourir George Stanley qu'après la bataille.

LE ROI RICHARD. Mille cœurs se dilatent dans ma poitrine. En avant nos étendards ! Sus à l'ennemi ! Que notre ancien cri de vaillance, *Beau saint George !*, nous inspire la rage des dragons de flammes ! À l'ennemi ! La victoire sur nos cimiers !

*(Ils sortent.)*

*(Le champ de bataille. Sonnerie de trompettes. Des troupes se précipitent sur la scène, ayant en tête Norfolk. Catesby court à lui.)*

CATESBY. Au secours, milord de Norfolk, au secours, au secours ! Le roi a fait plus de prodiges qu'un homme : il a tenu tête à tous les dangers ! Son cheval est tué, et lui, à pied, combat toujours, cherchant Richmond à la gorge de la mort. Du secours, noble lord, ou la journée est perdue !

*(Alarme.)*

LE ROI RICHARD. Un cheval !, un cheval ! Mon empire pour un cheval ! »

Extraits de *Richard III*, de William Shakespeare<sup>1</sup>,  
traduction de François-Victor Hugo, préface et notices de Germaine Landré,  
Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 115-116, 137-139.  
Acte IV, scène 4 ; acte V, scènes 3-4.

© Daniel Lamotte, septembre 2016.

---

<sup>1</sup> William Shakespeare, baptisé à Stratford-upon-Avon (Warwickshire, Angleterre) le 26 avril 1564, mort à Stratford-upon-Avon le 23 avril 1616.